

Il obtint finalement que le chiffre soit réduit à 200.

Ils ne les auront pas.

Nous serions d'ailleurs incapables, en l'état actuel des esprits, de rassembler un contingent de cette importance.

* * *

Nous discutons sur la situation lorsqu'on nous annonce que plusieurs personnes très émues, demandent à être reçues d'urgence.

On les fait entrer. Leur émotion est très légitime.

Ce sont des habitants de l'immeuble de recasement de la Hara, énorme cube de ciment dans lequel on a logé tous les habitants des taudis démolis en exécution du plan d'urbanisme.

Des soldats allemands sont entrés brutalement, ont ouvert toutes les portes et ont emporté tous les matelas, toutes les couvertures et une grande partie du mobilier.

On s'en est pris aux Juifs les plus pauvres et on les a dépouillés de ce qui leur était le plus nécessaire.

Des dizaines de familles vont souffrir du froid.

Le comité prend les dispositions nécessaires.

Des distributions de couvertures seront faites.

Des rapports de protestations seront remis aux autorités françaises et allemandes.

Il ne faut pas que des faits pareils se reproduisent.

7 Février

La rue d'Alger est encore en émoi.

Des évadés de Bizerte sont arrivés au lever du jour et ont répandu la nouvelle qu'un violent bombardement a eu lieu dans la nuit.

Il y a deux morts et de nombreux blessés.

Aussitôt les femmes des quartiers juifs sont descendues dans la rue et manifestent avec violence.

Alerté à mon domicile, je décide de partir et me rends aussitôt à la Communauté.

Je suis abordé en cours de route par de nombreuses manifestantes qui déversent les invectives et les menaces habituelles.

Slez est en déplacement, à Bizerte précisément, et je ne peux disposer de sa voiture.

Je téléphone au service des transports qui met à ma disposition un camion de limonadier.

Le docteur Moatti demande à m'accompagner.

Nous sortons tous deux pour aller nous préparer, mais une manifestation monstre nous attend à la sortie.

Nous sommes immédiatement entourés par une foule de plusieurs centaines de femmes qui crient toutes ensemble.

Elles exigent immédiatement les noms des morts et des blessés.

Elles veulent la relève, l'arrestation des planqués.

J'essaie de me dégager. Impossible. Une véritable grappe humaine s'est agglutinée à moi.

Je veux parler. Les cris couvrent ma voix.

Mes vêtements sont tirillés, les boutons arrachés.

A quelques mètres plus loin, Moatti est immobilisé lui aussi.

Je sens à un certain moment un liquide qui me coule sur la nuque.

Une manifestante a répandu sur mon pardessus le contenu d'une bouteille d'alcool. Elle cherche à enflammer une allumette, mais les remous de la foule l'en empêchent.

La situation devient sérieuse.

Je cherche encore à me dégager sans violence, mais je n'y parviens pas.

Finalement deux agents de police alertés par téléphone arrivent à la rescousse.

Prestige de l'uniforme. La foule se calme et je puis enfin rejoindre Moatti dans son Cabinet.

Après notre départ c'est Krief qui subira la même attaque.

Je comprends l'émoi de ces malheureuses.

Je leur pardonne les insultes, les violences.

C'est à nous qu'elles s'en prennent. C'est injuste, mais c'est humain et il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Imaginez un instant une manifestation de ce genre devant la Kommandantur.

Mais pourrai-je tenir longtemps ? Je me sens bien las.

* * *

Nous voici sur la route.

Le camion de limonadier, deux plates-formes sans ridelles, est poussif.

Il est mal adapté à l'alcool.

On trouve un expédient. Le convoyeur se couche sur le garde-boue et, de la main, obture partiellement l'arrivée de l'air.

Insensible au vent glacial et à la pluie, il dose savamment le mélange s'adaptant au profil de la route.

Ce carburateur humain fonctionnera sans défaillance jusqu'à l'arrivée.

A mi-chemin nous croisons l'auto grise de Sfez qui rentre avec des permissionnaires.

Il a la liste.

Les blessés, au nombre de treize, ont été conduits à l'hôpital de Ferryville.

Les corps des deux morts ont été acheminés vers Tunis sur le camion de ravitaillement.

Nous nous rendons d'abord à l'hôpital où nous visitons les blessés.

Deux d'entre eux sont graves : jambe sectionnée, plaie pénétrante au poumon.

Je distribue à ces malheureux l'argent et les friandises que j'ai emportées : tabac, confiture, biscuits.

Il y a dans la même chambre des travailleurs arabes blessés, qui regardent avec un œil d'envie.

Personne ne pense à eux.

Je leur donne tout ce qui me reste. Ils remercient avec émotion.

* * *

A quelques kilomètres de Bizerte nous croisons un convoi de 25 malades, évacués en contre-partie des derniers hommes fournis.

Ils ont retrouvé le sourire et marchent allègrement.

Je promets de leur envoyer le camion aussitôt arrivé.

A la caserne, un morne silence.

Les travailleurs réclament tous la relève, invoquant leur état de santé, leurs charges de famille.

Mais ils ne manifestent pas comme à mon précédent voyage et l'impression que je ressens n'en est que plus profonde.

J'évite ostensiblement toute rencontre avec le lieutenant.

Je passe la nuit sur une pailleasse et je dors fort bien.

8 Février

Le matin, en attendant le camion, je me rends sur les lieux de travail.

Nos hommes sont occupés au déblaiement des rues de la ville, à la réfection des routes.

On a renoncé à leur faire décharger les bateaux car leur rendement était, paraît-il, insuffisant et on se méfie d'eux.

On me raconte même qu'une bonne partie des munitions gît au fond du port, que des fûts d'essence sont arrivés à moitié vides sur les quais.

Ça c'est du bon travail efficace et discret.

Somme toute, l'effort demandé aux hommes n'est pas considérable, mais ils ne sont pas accoutumés à cette besogne et ils n'ont pas le cœur à l'ouvrage.